

# **De la continuité entre non-sens et sens.**

## **Réflexions d'après Deleuze, Ricœur et Wittgenstein.**

Paul Dablemont – Université de Reims

**BIOGRAPHIE** – Paul Dablemont est doctorant à l'Université de Reims Champagne-Ardenne et membre du CIRLEP (Centre Interdisciplinaire de Recherches sur les Langues Et la Pensée). Ses recherches portent principalement sur le sens, les concepts d'expérience et de réalité, et la philosophie de Gilles Deleuze.

**RÉSUMÉ** - Un lecteur novice pourrait penser mon titre est insensé : sens et non-sens ne sont-ils après tout pas opposés ? Pourquoi chercher là une continuité ? Les Stoïciens, et après eux cette lignée qui va de Leibniz à Deleuze en passant par Nietzsche, ont établi l'existence d'un rapport intrinsèque de continuité entre ces deux entités supposées opposables par le sens commun. Si cette continuité existe au moins dans une perspective stoïco-deleuzienne, son fonctionnement et sa nature restent problématiques. Mon projet est ici d'étudier cette continuité, de la comprendre et de l'actualiser en m'appuyant sur les textes de Deleuze, mais aussi de Ricœur et Wittgenstein qui me permettront de mieux aborder la génération de sens et les rapports entre sens/non-sens.

**MOTS-CLÉS** – Sens, Événement, Récit, Problème, Effet.

**ABSTRACT** - A beginner reader might think that my title is senseless: aren't sense and nonsense supposed to be opposed? Why seeking continuity there? The Stoics and after them this line that goes from Leibniz to Deleuze via Nietzsche, have revealed an intrinsic relationship of continuity between these two entities that common sense sees as contradictory. Although this continuity exists at least from a Stoic-Deleuzian viewpoint, its functioning and nature remain problematic. My goal here is to study this continuity to understand and actualize it, focusing, of course, on Deleuze's writings, but also on Ricœur's and Wittgenstein's which will help me get a better sense of the generation of meaning and the relationship between nonsense and sense.

**KEYWORDS** – Sense, Event, Story, Problem, Effect.

## **Introduction**

Pour Roland Barthes, l'être humain est un fabricant de sens : un *homo significans* dit-il. Il s'agit de rendre le réel lumineux, pénétrable, je pourrais ici dire de lui donner un sens. Cette puissance infinie de signifier, c'est ce que le sémiologue définit comme le proprement humain. La signification devient alors l'opération humaine par excellence et la théorie du sens, une discipline on ne peut plus tournée vers l'homme. La question du sens semble effectivement centrale dans l'aventure humaine : la donation de sens est partout, elle est constante, elle nous déborde dans le monde. Interroger le sens, c'est interroger une pratique intériorisée presque automatique et difficile à décrypter qui révèle les chemins de pensée de l'entité intelligente que l'on examine. Un lecteur profane pourrait justement penser que mon titre n'a pas de sens : après tout, sens et non-sens ne sont-ils pas supposés être opposés ? Pourquoi alors postuler une continuité entre non-sens et sens ? Les Stoïciens et plus proche de nous, en reprenant leurs théories, Gilles Deleuze, ont établi l'existence d'un rapport intrinsèque de continuité entre ces deux entités tenues pour opposables par le sens commun. En identifiant le sens à l'événement, ils lui ont donné une dimension autre et ont

renouvelé la pensée du sens. Cette pensée de la surface – lieu de la philosophie d’aujourd’hui – devient alors primordiale pour penser le rapport non-sens / sens, pour connecter les deux éléments, autrement dit pour effectuer l’opération qui nous intéresse principalement aujourd’hui.

Il y a en général peu d’écrits traitant vraiment et directement de la relation entre sens et non-sens, et la recherche contemporaine ne semble pas avoir reconnu – à part peut-être Daniela Voss<sup>1</sup> – la véritable révolution contenue dans *Logique du sens*, à savoir cette discontinuation de la dualité sens / non-sens directement compromise par la conception d’un sens comme événement. On ne peut évidemment pas passer sous silence le *Sens et Non-sens* de Maurice Merleau-Ponty – antérieur de 21 ans à l’ouvrage de Deleuze – au sujet duquel Frédéric Worms écrit en 2001 :

Sens et non-sens : malgré l’apparente dualité de ce titre, tout ce recueil s’appuie en effet sur l’unité de ses deux termes dans le phénomène originaire de la perception, étudié dans le grand livre de 1945. La perception, selon Merleau-Ponty, n’est en effet ni l’acte d’un esprit se détachant du monde pour le penser, ni un pur fait objectif d’où ne surgirait (ou qui ne supposerait) aucune distance, aucune visée, aucun sens. Elle est, dans tous les domaines, l’unité réalisée des contraires<sup>2</sup>.

Le problème du sens et du non-sens est qu’ils s’opposent dans deux visions très différentes des choses et des événements : d’un côté, la position idéaliste qui place le sens en dehors de ces choses et événements et qui « semble supposer une conscience qui les voit comme des signes et les interprète »<sup>3</sup> ; de l’autre, la position réaliste qui ne place aucun sens dans les choses et les événements, et qui, identifiant la conscience à un événement ou à une chose, ne peut qu’affirmer le non-sens du monde. Merleau-Ponty prend le parti d’un sens qui, parce que le sens n’existe que par un sujet qui reste intra-mondain, est immanent. Si ce renoncement à la destitution du cogito apparaît comme prometteur, Merleau-Ponty n’évacue pas la dualité sens / non-sens. Cette bifurcation entre sens et non-sens reste bien actuelle, et la question du sens et du non-sens, un temps si féconde au milieu du vingtième siècle, semble avoir perdu de sa vitesse, si bien qu’elle ait presque disparu du questionnement philosophique.

Pourquoi donc les rapports entre sens et non-sens sont-ils autant délaissés ? Pourquoi rester figés sur une vision plus qu’ancienne de leur relation ? La littérature récente sur le sujet, si rare, semble faire une impasse là où se tient un problème fondamental dont la réponse est au mieux floue. Tout n’a pas été dit, loin de là, et on ne peut pas se contenter d’un dualisme, d’une opposition défraîchie. La piste d’une véritable continuité entre non-sens et sens apparaît négligée. Deleuze écrit : « Le non-sens et le sens en finissent avec leur rapport d’opposition dynamique »<sup>4</sup>. J’ai longtemps cherché, sans succès, un auteur qui aurait bâti sur cette bifurcation barrée dans l’optique de *Logique du sens*. La tentative la plus courante est celle d’une explication ou d’un commentaire du difficile ouvrage (et là, on trouve une littérature secondaire abondante chez John Sellars, David Lapoujade, Dan Smith, Keith Ansell-Pearson...), mais pas de tentative de continuation, de prolongation de l’idée deleuzienne. Les études qui touchent au non-sens sont focalisées sur le sens et dessinent le plus souvent le non-sens comme un sous-produit et non comme une entité génétique. Car c’est bien tout l’enjeu de ce texte et aussi l’hypothèse qui est à son origine : il existe un lien génétique entre non-sens et sens, ou plus exactement le rapport entre sens et non-sens n’est pas un rapport simple d’opposition mais bien un rapport complexe d’implication. Plus exactement l’approche va à rebours de l’approche classique : mon espoir à peine avoué est de pouvoir définir le sens en fonction du non-sens. Si la continuité non-sens / sens existe déjà au moins dans une perspective stoïco-deleuzienne, il faudra surmonter une difficulté réelle dans l’élucidation du

<sup>1</sup> Voir Daniela Voss, « Deleuze’s Rethinking of the Notion of Sense », in *Deleuze Studies*, février 2013, n° 1, vol. 7, p. 1-25.

<sup>2</sup> Frédéric Worms, « Signes entre sens et non-sens philosophie, sciences humaines et politique dans l’œuvre de Merleau-Ponty », in *Les Études philosophiques*, février 2001, n° 57, p. 167.

<sup>3</sup> *Ibidem*, p. 180.

<sup>4</sup> Gilles Deleuze, *Logique du sens* (1969), Nachdr., Paris, Éditions de Minuit, « Collection critique », 2009, p. 166.

fonctionnement et de la nature de celle-ci. Mon projet pour ce texte est à la fois simple et complexe : il s'agit d'étudier la genèse du sens pour comprendre l'implication du non-sens dans la construction du sens et comment les deux interagissent, afin de pouvoir qualifier la continuité existante entre non-sens et sens, et de tenter de la comprendre et de poser des jalons vers son actualisation. Je m'appuierai bien évidemment sur les textes de Deleuze, mais aussi mobiliserai Ricœur et Wittgenstein – deux auteurs qui s'avèrent être particulièrement stimulants dans leur apport à la base deleuzienne – qui me permettront respectivement de mieux saisir et qualifier les processus de génération de sens et les rapports entre sens et non-sens.

## I - Le stoïcisme de Deleuze : le sens comme événement

Deleuze, dans *Logique du sens*, construit sa proposition de sens comme une entité non-existante sur la théorie des incorporels dans l'ancien stoïcisme. Comprendre la théorie du sens chez lui nécessite de démêler les fils de sa vision du stoïcisme, en grande partie influencée par Émile Bréhier et Victor Goldschmidt ; c'est ce que je me propose de faire dans le premier temps de ce texte. Les Stoïciens ont placé le réel dans les corps et la profondeur ; le corps s'identifie à l'être, à l'existence et c'est pour les « néants d'existence que [les Stoïciens] ont créé la catégorie de l'incorporel »<sup>5</sup>. D'un côté les corps, avec leurs propriétés, leurs rapports, leurs actions et passions, et les états de choses qui y correspondent. Ces corps qui existent dans le monde, qui se mélangent, qui entrent les uns dans les autres, qui sortent les uns des autres accrochés à une unique temporalité – celle de l'action et de la passion – le présent vivant. Entre corps, pas de relation causale car tous les corps sont causes et aucun n'est effet. Les corps sont tout ce qui existe et eux seuls peuvent interagir entre eux, parce qu'eux seuls peuvent entrer en contact. On voit bien là comment les stoïciens ont osé prendre à revers la tradition grecque<sup>6</sup>. De l'autre, les incorporels qui n'existent pas, qui subsistent, qui insistent. L'idée d'incorporel désigne d'après Sextus quatre catégories précises : l'exprimable (le *λέκτον*, ce qu'on appellerait aujourd'hui en linguistique le signifié), le vide, le lieu, le temps<sup>7</sup>. Obligatoirement différents en nature des corps, « [Les incorporels] ne sont pas des choses ou des états de choses, mais des événements »<sup>8</sup>. Ils ne sont ni des propriétés ni des qualités des choses mais des « attributs logiques et dialectiques ». Ils n'agissent ni ne pâtissent, ils résultent de l'action et de la passion ; ils sont les effets des corps. Entre eux, pas de relation causale, mais une relation de *quasi-cause*. Ils ne sont pas êtres, mais manières d'être. Ces incorporels se soustraient au présent, vivent eux dans le pur devenir : instance temporelle infiniment divisée en passé et futur.

Les stoïciens ont séparé ces deux ensembles pour une lecture lamellaire du *κόσμος* : deux, c'est le chiffre de Chrysippe ; deux, c'est le chiffre qui marque le stoïcisme, et la bifurcation, l'opération qu'il porte en étendard. Pas la bifurcation exclusive – sur le mode du ou bien... ou bien... mais bien une bifurcation où chaque branche de la disjonction s'effectue simultanément – sur le mode du et... et... . On n'y prend pas un chemin à la fois mais tous les chemins en même temps. C'est de deux façons que le temps s'exprime : une première fois comme Chronos – présent vivant existant dans les corps-causes –, une seconde fois comme Aïôn – passé-futur insistant dans les incorporels-effets-événements et divisant sans cesse le présent –, deux temporalités complémentaires et simultanées. Ce sont les deux plans de l'être qu'ils distinguent radicalement, déterminant ainsi leur originalité : « D'une part, l'être profond et réel, la force ; d'autre part, le plan des faits, qui se jouent à la surface de l'être, et qui constituent une multiplicité sans lien

<sup>5</sup> Émile Bréhier, *La théorie des incorporels dans l'ancien stoïcisme*, Paris, Librairie Alphonse Picard & fils, 1908, p. 2.

<sup>6</sup> La possibilité de contact est nécessaire à l'interaction. Par exemple, considérer l'âme (et par conséquent les vertus et les idées) comme des corps est inconcevable pour les philosophies grecques antérieures à l'ancien stoïcisme. Pourtant dans le stoïcisme, cela devient une nécessité : l'âme agit sur le corps, elle ne peut donc qu'être un corps elle-même (c'est l'argument principal de Cléanthe).

<sup>7</sup> *Ibidem*, p. 1.

<sup>8</sup> Gilles Deleuze, *Logique du sens...*, p. 13. L'événement exprime un devenir, c'est un exprimable au sens de Sextus Empiricus.

et sans fin d'êtres incorporels »<sup>9</sup>. Le chiffre deux, c'est aussi celui que l'on retrouve dans la notion de causalité.

Les éléments de la bifurcation corps/incorporels ne s'opposent pas : ils sont même en quelque sorte liés les uns aux autres par une relation étrange. Se plaçant dans une optique différente du dispositif platonico-aristotélicien, les stoïciens s'attaquent à la conception de la causalité, et il ne s'agit plus pour eux d'expliquer le permanent, le stable de l'être, mais bien le mouvement, le mobile. L'axiome strict régissant l'interaction des êtres (seuls les corps interagissent) obstrue la voie d'une causalité classique A cause B. Le corps-cause ne peut pas directement agir sur l'incorporel-effet, il ne peut agir que sur un autre corps, modifiant ainsi fondamentalement la relation causale. Sextus la décrit en ces termes : « Tout corps devient ainsi cause pour un autre corps (lorsqu'il agit sur lui) de quelque chose d'incorporel »<sup>10</sup>. La causalité stoïcienne nécessite non pas un corps-cause et un incorporel-effet-événement, mais deux corps-causes et un incorporel-effet-événement. Le premier corps agit sur le second et cette action résulte en un effet-événement. Le scalpel sur la chair donne le résultat être tranché. Les mélanges en général déterminent des états de choses quantitatifs et qualitatifs : les dimensions d'un ensemble, ou bien le rouge du fer, le vert d'un arbre. Mais ce que nous voulons dire par « grandir », « diminuer », « rougir », « verdoyer », « trancher », « être tranché », etc., est d'une tout autre sorte : non plus du tout des états de choses ou des mélanges au fond des corps, mais des événements incorporels à la surface, qui résultent de ces mélanges<sup>11</sup>. La causalité effectue ici une opération inattendue : elle renvoie les causes à elles-mêmes et les effets à eux-mêmes ; elle assemble les causes entre elles<sup>12</sup> et met les effets-événements en rapport – non plus dans une relation causale mais dans une relation *quasi-causale*. Dans les profondeurs, les corps se mélangent et deviennent causes les uns pour les autres tandis qu'à la surface les incorporels sont autonomes, non-mixibles mais s'organisent les uns par rapport aux autres. Ce qui se laisse observer et qui constitue un fait nouveau et capital, c'est que l'effet-événement est pris dans une double causalité : d'un côté, il est le résultat des passions et actions des corps et de l'autre rattaché à un autre événement qui est sa quasi-cause. Cette double causalité est essentielle à l'événement pour qu'il conserve sa différence d'avec les corps : c'est uniquement grâce à elle que les incorporels peuvent être rendus possibles.

La particularité du dispositif stoïco-deleuzien du sens – à partir duquel je tente une nouvelle construction – est d'avoir pensé celui-ci comme un événement. Tout ce que j'ai dit jusqu'ici de l'incorporel-effet-événement est ainsi vrai pour le sens. *Le sens est donc un résultat, un effet d'une double causalité qui s'exprime en surface, impliquant le caractère essentiellement produit du sens et lui retirant toute possibilité d'être originaire et principiel*. Il ne sert ainsi à rien de le restaurer ou de le découvrir, mais ce qu'il faut, c'est inventer des machines capables de le produire. Si le mélange des corps apparaît comme cause évidente, c'est sa quasi-cause incorporelle qui fait du sens un véritable élément de surface, et ce sont cette quasi-cause et sa puissance génétique qui m'intéressent particulièrement dans ce texte.

## II - L'événement et son problème

Quelque chose d'incorporel produit le sens, mais quoi ? Et comment ? Il faut revenir sur la genèse du sens et y chercher d'éventuels incorporels impliqués. La théorie deleuzienne du sens doit beaucoup à Gottlob Frege, Bertrand Russell et Edmund Husserl. De la tradition analytique, il a conservé l'idée du sens comme un problème de langage ; la phénoménologie lui montre qu'on ne peut pas accéder au sens avec sa méthode de réduction, pure analyse en Je, et chercher le sens dans la conscience ne peut être cohérent avec la logique du sens : le sens ne réside pas dans la conscience

---

<sup>9</sup> Émile Bréhier, *La théorie des incorporels dans l'ancien stoïcisme...*, p. 13.

<sup>10</sup> Sextus Empiricus, *Adversus Mathematicos*, IX 211 in A. I. Arnim, *Stoicorum veterum fragmenta*, Stuttgart, B. G. Teubner Verlagsgesellschaft mbH, 1964, vol. 2, p. 119. Traduction d'Émile Bréhier.

<sup>11</sup> Gilles Deleuze, *Logique du sens...*, p. 15.

<sup>12</sup> Sur le Destin et la liaison des causes entre elles, voir Cicéron, *De Fato*.

originaire, mais *dans ce qui se dit*. L'expérience du sens ne se fait que dans et par le langage. Mais il concède à Husserl l'idée d'un sens génétique dans le langage, en faisant de celui-ci la quatrième dimension de la proposition, élément fondamental de génération de ses trois premières dimensions (la désignation, la manifestation, la signification). « Le sens est la quatrième dimension de la proposition. Les Stoïciens l'ont découverte avec l'événement : le sens, c'est l'exprimé de la proposition, cet incorporel à la surface des choses, entité complexe irréductible, événement pur qui insiste ou subsiste dans la proposition<sup>13</sup>. » Mais surtout, la logique du sens deleuzienne – logique productive – peut être tracée aisément jusqu'à Friedrich Nietzsche : il y a chez Deleuze une idée de production intrinsèque de sens quand il place le sens comme effet de la détermination des problèmes. L'idée d'un sens produit par un ensemble de machines ou d'effets particuliers est une idée typiquement structuraliste que Deleuze absorbe et dépasse : le sens n'est plus le produit d'une structure statique mais bien d'une différence dynamique de forces telle que l'est la volonté de puissance nietzschéenne.<sup>14</sup> Il faut relire *Différence et Répétition* pour trouver le sens comme produit des idées ou problèmes virtuels : « Les problèmes sont des épreuves et des sélections. L'essentiel est que, au sein des problèmes, se fait une genèse de la vérité, une production du vrai dans la pensée. Le problème, c'est l'élément différentiel dans la pensée, l'élément génétique dans le vrai. Nous pouvons donc substituer un point de vue de la genèse effective à un simple point de vue du conditionnement<sup>15</sup>. » Le problème s'impose alors comme structure dynamique différentielle qui possède cette puissance génétique nécessaire à la production de sens<sup>16</sup>.

Cette conclusion intermédiaire est évidemment importante : même si le problème n'est pas ce que je cherche – un incorporel quasi-cause du sens qui permette d'expliquer le lien sens/non-sens – il fait partie de la solution. « Le sens est dans le problème. » écrit Deleuze<sup>17</sup>. Un peu plus loin, il poursuit :

On ne peut parler des événements que dans les problèmes dont ils déterminent les conditions.  
On ne peut parler des événements que comme des singularités qui se déploient dans un champ problématique, et au voisinage desquelles s'organisent les solutions. [...] Les métamorphoses ou redistributions de singularités forment une histoire ; chaque combinaison, chaque répartition est un événement<sup>18</sup>.

Quelque chose se passe ici qui lie singularité, événement, problème et sens. Mais qui produit qui ? Qui facilite qui ? Qui organise qui ? Qui structure qui ? Qui implique qui ? Il est clair que des machines sont à l'œuvre, engendrant le sens comme je l'ai dit tout à l'heure mais aussi au moins les événements et les singularités. C'est d'ailleurs vers ces machines qui produisent de l'événement et de la singularité que j'aimerais me tourner. D'un point de vue général, il faut d'abord voir ces deux éléments non pas comme des éléments de base mais comme un élément constitué d'une pluralité des mêmes éléments. Autrement dit, une singularité est composée d'un ensemble de singularités organisées en deux séries convergentes dont l'une est signifiante et l'autre signifiée comme dans la mécanique deleuzienne ; l'événement est également constitué de deux séries convergentes d'événements. Une difficulté émerge : l'événement à la fois est constitué de séries d'événements convergentes, mais il est aussi le résultat de l'émission des singularités produites par l'instance

---

<sup>13</sup> Gilles Deleuze, *Logique du sens...*, p. 30.

<sup>14</sup> Daniela Voss, « Deleuze's Rethinking of the Notion of Sense », *op. cit.*, p. 9.

<sup>15</sup> Gilles Deleuze, *Différence et répétition* (1968), Paris, Presses Universitaires de France, « Epiméthée essais philosophiques », 2015, 12e édition, p. 210.

<sup>16</sup> « Chaque fois qu'une proposition est replacée dans le contexte de la pensée vivante, il apparaît qu'elle a exactement la vérité qu'elle mérite d'après son sens, la fausseté qui lui revient d'après les non-sens qu'elle implique. Du vrai, nous avons toujours la part que nous méritons nous-mêmes d'après le sens de ce que nous disons. Le sens est la genèse ou la production du vrai, et la vérité n'est que le résultat empirique du sens. » *Ibidem*, p. 200. Le lien vérité-sens – découvert par Kant et la philosophie transcendantale – implique le sens comme machine à produire de la vérité, il y a donc une liaison directe entre problème-sens-vérité.

<sup>17</sup> *Ibidem*, p. 204.

<sup>18</sup> *Idem*.

paradoxale. Comment cela peut-il fonctionner ? La formation des séries n'est pas aléatoire : une série est un ensemble d'éléments homogènes ordonnés selon un ensemble de variables. Autrement dit, dans le cas de l'événement, il existe une fonction *événement(x)* qui unifie l'ensemble des événements de chaque série. Au début de ce processus machinique, il y a donc la distribution multiple d'événements mais ce n'est pas la première opération effectuée par notre machine. En effet, les événements ne sont pas tirés au sort, ils sont *sélectionnés avant d'être distribués*. La fonction *événement(x)* effectue une sélection infinie d'éléments homogènes qu'elle distribue ensuite de façon nomade ou dynamique : les termes de chaque série sont en perpétuel mouvement relatif par rapport aux termes de l'autre série. Les séries sont également inégales, la signifiante toujours en excès : c'est l'idée de case vide et d'élément surnuméraire dans les séries deleuziennes<sup>19</sup>. Ces séries hétérogènes communiquent entre elles par l'intermédiaire d'une « instance paradoxale »<sup>20</sup> qui les parcourt sans cesse en émettant des singularités.

Enfin, le point le plus important, ce qui assure le déplacement relatif des deux séries et l'excès de l'une sur l'autre, c'est une instance très spéciale et paradoxale qui ne se laisse réduire à aucun terme des séries, à aucun rapport entre ces termes<sup>21</sup>.

Ce qu'il faut comprendre ici, c'est que ce qui importe ce ne sont pas les éléments eux-mêmes mais bien le rapport qu'ils créent ou plutôt la position relative qu'ils occupent les uns par rapport aux autres termes des deux séries et par la position qu'ils occupent par rapport à l'instance paradoxale qui circule entre les séries. On pourrait dire que la fonction *événement(x)* organise un discours sur l'événement et que l'instance paradoxale à chaque actualisation de la structure vient perspectiviser ce discours en un texte stratégisé. *Événement(x)* crée donc un double discours dynamique sur l'événement qui se fixe en un texte avec une certaine stratégie.

Comment sont effectuées ces deux opérations de base ? L'événement à cette particularité d'une temporalité passé-futur, de subsister dans deux directions simultanément : à la fois – Hannah Arendt insiste sur ce point dans son article *Compréhension et politique*<sup>22</sup> – il ferme et ouvre, il est fin et commencement, il clôt une situation et en ouvre une autre, il éclaire le passé dont il ne peut être déduit et détermine l'avenir. L'événement n'est pas résultat d'explication mais bien source de compréhension. En d'autres termes, et en revenant à la production d'événement, celui-ci n'est pas l'élément-effet de la série d'événements, mais bien la source du principe même à l'origine de la série : l'événement est la source de la fonction *événement(x)*, il est la source de la distribution nomade des événements dans les séries. Mais l'événement, chaotique, imprévisible, est, il est utile de le rappeler, incapable d'agir et de pâtir, incapable donc d'interagir avec d'autres événements, d'autres éléments incorporels : il ne peut être lui-même le principe d'organisation des séries. Il faut alors chercher ailleurs l'auteur de la sélection et de la distribution des éléments de la série.

Un point du dispositif qui émerge reste assez obscur pour l'instant : le rôle de l'émission de singularités. En effet, l'événement est un jet ordonné de singularités, un déploiement de celles-ci dans le champ problématique. En même temps, la répartition d'un ensemble de singularités détermine les conditions d'un problème et c'est au voisinage de ces singularités que se constituent

---

<sup>19</sup> « Les termes de chaque série sont en perpétuel déplacement relatif par rapport à ceux de l'autre [...]. Il y a un décalage essentiel. Ce décalage, ce déplacement n'est nullement un déguisement qui viendrait recouvrir ou cacher la ressemblance des séries en y introduisant des variations secondaires. Ce déplacement relatif est au contraire la variation primaire sans laquelle chaque série ne se dédoublerait pas dans l'autre, se constituant dans ce dédoublement et ne se rapportant à l'autre que par cette variation. Il y a donc un double glissement d'une série sur l'autre, ou sous l'autre, qui les constitue toutes deux en perpétuel déséquilibre l'une par rapport à l'autre. En second lieu, ce déséquilibre doit lui-même être orienté : c'est que l'une des deux séries, précisément celle qui est déterminée comme signifiante, présente un excès sur l'autre ; il y a toujours un excès de signifiant qui se brouille. » Deleuze Gilles, *Logique du sens...*, p. 54

<sup>20</sup> Pour plus de détail concernant l'instance paradoxale, le pourquoi de son existence et sur les séries en général chez Deleuze, voir la sixième série de *Logique du sens*, Sur la mise en série, ainsi que la neuvième série, De la structure.

<sup>21</sup> *Idem*.

<sup>22</sup> Voir Hannah Arendt, « Understanding and Politics », in *Essays in Understanding, 1930-1954*, New York, Harcourt, Brace & Co, 1994. p. 307 sq.

les solutions de ce problème. Soit il y a deux produits de natures différentes pour un producteur, soit il y a une simplification du processus en rapportant directement l'événement et le problème aux singularités là où l'événement détermine le problème et/ou le problème détermine l'événement<sup>23</sup>. Rappelons-nous ce que Deleuze nous a enseigné sur la relation problème-événement : « On ne peut parler des événements que dans les problèmes dont ils déterminent les conditions. » L'événement possède ce pouvoir spécifique de détermination des conditions du problème. *L'événement fait problème* et c'est bien pour cela qu'il appartient au champ problématique. La clé se trouvait dès le départ contenue dans le texte deleuzien. Il faut aller plus loin : j'ai mentionné plus haut la capacité de sélection attribuée au problème par Deleuze. L'auteur lui confère également un pouvoir génétique de vérité. Je détermine alors ici un concept important : le problème est une puissance de sélection et de distribution, déterminée par un événement, qui contient ses propres solutions<sup>24</sup>. La sélection et la distribution d'événements (de propositions, d'objets, etc.) organise la cohérence d'un ensemble d'événements par rapport à un événement, cohérence génératrice d'un degré de vérité : la vérité devient un produit dérivé de l'action de sélection/distribution du problème. *La mise en séries est effectuée par le problème, autrement dit le problème est la fonction événement(x)*. Le problème sélectionne les éléments du discours sur l'événement et les répartit en deux séries signifiante et signifiée dont il organise la distribution nomade. Le problème se mute en puissance et devient un principe actif central du dispositif. La création de ces séries – maintenant élucidée – aboutit à la lecture/dérivation du texte par l'instance paradoxale<sup>25</sup> dans l'unique but d'émettre des singularités dans un certain ordre et donc de générer un événement. Le problème, en effectuant la mise en série, provoque la création d'un événement par l'intermédiaire de l'instance paradoxale. Ici quelque chose semble très opaque pour la relation événement-problème. L'événement est problématisant en ce qu'il donne naissance aux conditions d'un problème, on l'a bien compris, mais quelle est la position, quel est le rapport de l'événement avec le problème *qui le provoque* ? Cette question contient déjà une partie de la solution : l'événement occupe deux fonctions distinctes par rapport au problème. D'un côté, il s'impose en tant que problématisant, de l'autre en tant que résultat des opérations initiées par le problème. L'opération majeure du problème est de sélectionner et distribuer des événements en séries convergentes dont la limite est l'instance paradoxale. Il faut aussi rappeler que le problème est à l'origine de sa/ses solution(s), c'est-à-dire qu'en s'effectuant le problème trouve sa solution. Tout se résout si on admet – solution qui tombe sous le sens – que l'événement a deux modes d'existence face au problème : un où il est une instance problématisante, l'autre où il est instance solutionnante. L'éjection de singularités introduite par le problème crée un événement dans un mode solutionnant, mode qui devient lui-même à son tour problématique dans une autre situation<sup>26</sup>. Cette hypothèse est éminemment cohérente avec tout ce que j'ai développé jusqu'ici au sujet de l'événement, du problème et du sens<sup>27</sup>.

Si l'on peut dire que le sens n'apparaît qu'en relation avec un problème, celui-ci, dont il est bien question ici, n'est pourtant pas encore généré par notre machine. Sans surprise, il faut se tourner vers l'élément vers lequel tout converge et que j'ai volontairement laissé dans le flou jusqu'à maintenant, c'est-à-dire l'instance paradoxale. Pour l'instant, on ne sait pas grand-chose d'elle : point de convergence et point de communication entre les séries hétérogènes, elle est

---

<sup>23</sup> Certains pourraient ici objecter un troisième cas de figure : l'identité entre problème et événement. C'est absurde et provient d'une faute de lecture qui fait du problème une singularité ou un ensemble de singularités, là où il est une *répartition* de singularités. Dans ce cas, l'appartenance de l'événement au champ problématique n'aurait plus aucun intérêt, il s'agirait d'une tautologie.

<sup>24</sup> Je reprends ici à Deleuze l'idée des solutions contenues dans le problème lui-même. Voir les magnifiques pages sur le concept de problème dans *Différence et répétition* (p. 200-223).

<sup>25</sup> J'utilise ici le mot dérivation, mais je verrai plus bas que l'opération de l'instance paradoxale est bien plus complexe et beaucoup moins mathématique.

<sup>26</sup> L'événement possède donc une forme d'originarité sur le problème.

<sup>27</sup> Notamment l'introduction de deux modes d'existence de l'événement permet de mieux comprendre la temporalité passé-futur (Aïôn) de celui-ci, cette idée qu'il clôture et ouvre en même temps.

principe d'émission des singularités. N'appartenant ni à l'une, ni à l'autre série, elle appartient aux deux à la fois en les parcourant sans cesse. À quoi sert-elle concrètement ? Elle sert à organiser, à assembler les séries en un récit. Le récit, c'est la forme par laquelle l'être humain confère sens et cohérence à l'hétérogénéité des événements<sup>28</sup>. Il s'agit de générer des lignes de sens dans l'hétérogénéité même des séries. En créant un récit, l'instance paradoxale effectue une double opération de donation de sens et d'émission de singularités – donc de création d'événement. *L'instance paradoxale serait alors l'unique puissance génétique du sens et de l'événement*. Le travail complémentaire du problème et de l'instance paradoxale illustre bien le paradoxe de l'événement, un paradoxe somme toute assez récent : celui-ci fait le récit (Honoré de Balzac) et le récit fait l'événement (Gustave Flaubert). Mais ce paradoxe n'existe pas vraiment si on le regarde à la lumière de ce dispositif ; ce n'est pas la même instance de l'événement qui fait le récit et qui est faite par le récit : l'instance-problème fait le récit par l'intermédiaire du problème et le récit fait l'instance-solution par l'intermédiaire de l'instance paradoxale. La solution de l'événement « à deux étages » est encore une fois utile. Ainsi une spécificité du problème se voit également corroborée : toutes les solutions sont donc bien contenues dans le problème en tant qu'elles proviennent d'un récit émanant du problème.

### III - Récit, schéma narratif et production de sens

Paul Ricœur a bien vu l'intérêt du concept de récit pour la philosophie. En se penchant sur les trois volumes de *Temps et Récit* publiés entre 1983 et 1985 ainsi que sur *Du texte à l'action : Essais d'herméneutique II* qui date de 1986, certaines découvertes et certains propos du philosophe au sujet du récit ont attiré mon attention dans le cadre de la construction de cette machine à produire le sens<sup>29</sup>. Si certains passages viennent confirmer ce qui a déjà été dit sur le récit, d'autres viennent stimuler la pensée en indiquant de nouvelles perspectives.

Aristote désigne cette composition verbale [qui constitue un texte en récit] du terme de *muthos*, terme qu'on a traduit par « fable » ou par « intrigue » [...]. Par là, Aristote entend [...] la structuration qui exige que l'on parle de *mise-en-intrigue* plutôt que d'intrigue. La mise-en-intrigue consiste principalement dans la sélection et dans l'arrangement des événements et des actions racontés, qui font de la fable une histoire « complète et entière » [...]. Comprenons par là qu'aucune action n'est un commencement que dans une histoire qu'elle inaugure ; qu'aucune action n'est non plus un milieu que si elle provoque dans l'histoire racontée un changement de fortune, un « nœud » à dénouer, une « péripétie » surprenante, une suite d'incidents « pitoyables » ou « effrayants » ; qu'aucune action, enfin, prise en elle-même, n'est une fin, sinon en tant que dans l'histoire racontée elle conclut un cours d'action, dénoue un nœud, compense la péripétie par la reconnaissance, scelle le destin du héros par un événement ultime<sup>30</sup>.

Ce long passage nous apprend trois informations fondamentales concernant le récit et la transformation du texte en récit : 1/ il existe une opération structurante appelée mise-en-intrigue qui fait passer d'un texte au récit. Dans ce cas précis, cette fonction de mise-en-intrigue est attribuée à l'instance paradoxale. 2/ Cette opération structurante consiste dans la sélection et la distribution d'événements – ce qui est l'opération de base de l'instance paradoxale. 3/ Cette sélection/distribution constitue une histoire (qui est un tout pour Ricœur) qui rassemble un début, un milieu et une fin, autrement dit une phase de problématisation, une phase de mutation/renversement et une phase de résolution. Cette histoire donne une solution à la problématique initiale générée par l'instance-problème de l'événement. Pour générer l'instance-solution de l'événement, l'instance paradoxale dérive alors l'histoire en un ensemble ordonné de singularités.

---

<sup>28</sup> Le récit lie les événements hétérogènes et permet la compréhension de l'événement. L'événement n'est finalement jamais plus que ce que l'on en comprend.

<sup>29</sup> Mon intérêt a pris sa source dans l'article d'Annick Dubied, « Une définition du récit d'après Paul Ricœur : Préambule à une définition du récit médiatique », in *Communication*, 15 février 2000, vol. 19/2, p. 45-66.

<sup>30</sup> Paul Ricœur, *Du texte à l'action*, Paris, Éditions du Seuil, « Collection Esprit », 1986, p. 13-14

L'intrigue est l'ensemble des combinaisons par lesquelles des événements sont transformés en histoire ou – corrélativement – une histoire est tirée d'événements. L'intrigue est le médiateur entre l'événement et l'histoire. Ce qui signifie que rien n'est événement qui ne contribue à la progression d'une histoire. Un événement n'est pas seulement une occurrence, quelque chose qui arrive, mais une composante narrative. Élargissant encore le champ de l'intrigue, je dirai que l'intrigue est l'unité intelligible qui compose des circonstances, des buts et des moyens, des initiatives, des conséquences non voulues. Selon une expression que j'emprunte à Louis Mink, c'est l'acte de « prendre ensemble » – de composer – ces ingrédients de l'action humaine qui, dans l'expérience ordinaire, restent hétérogènes et discordants. Il résulte de ce caractère intelligible de l'intrigue que la compétence à suivre l'histoire constitue une forme très élaborée de *compréhension*.<sup>31</sup>

Ce deuxième passage commence par nous livrer une information importante : l'intrigue est un médiateur entre l'événement et l'histoire et cette médiation se réalise par un agencement des événements. Autrement dit pour une même sélection d'événements, il existe autant d'histoires possibles que de permutations d'événements. La seconde information capitale est que l'événement n'est plus seulement une occurrence, mais s'insère dans le tout ordonné de l'histoire comme composante narrative : dans le dispositif ricœurien cette insertion entraîne un changement de statut de l'événement ; isolé, il n'a ni début, ni milieu, ni fin, alors que pris dans une configuration, il en hérite en même temps que du sens<sup>32</sup>. Les singularités sont des événements, elles subissent donc les mêmes lois, autrement dit lors de l'agencement de ces singularités, elles héritent d'une finitude et d'un sens. La production d'un ensemble ordonné de singularités produit donc un événement (qui comporte un début, un milieu et une fin puisqu'il est contextualisé par une situation) et du sens – le sens de l'événement ; il y a ici quelque chose qui n'avait pas été anticipé, à savoir la possibilité que la production de singularités donne naissance non pas à un événement mais à deux événements intimement liés, ou plutôt à une entité complexe (événement(instance-solution) + sens(instance-solution)). Enfin, la mise-en-intrigue, c'est bien l'acte de sélectionner/distribuer des événements « hétérogènes et discordants » en un tout homogène et concordant : c'est donc bien une synthèse de l'hétérogène dont il s'agit. Si les événements tiennent entre eux, c'est que la mise-en-intrigue les a configurés les uns par rapport aux autres, qu'il existe donc un rapport entre eux qui permet de passer d'un événement à l'autre, et ce rapport ne peut pas être un rapport de causalité classique comme je l'ai avancé plus haut, mais ce fameux rapport de quasi-causalité qui ainsi se révèle être une fonction narrative.

Il vient d'être dit quelque chose de remarquable : *le rapport de quasi-causalité – le rapport entre événements donc – est un schéma narratif, plus exactement un schéma quinaire*<sup>33</sup>, dont la caractéristique est d'être une structure génétique dynamique. Le passage d'une instance de l'événement à une autre instance d'un autre ou du même événement s'effectue par un schéma quinaire, une mise-en-récit de l'événement.

#### IV - Quasi-cause et Subjectivité

La nature et la fonction de la quasi-cause sont élucidées. Celle-ci est identifiée comme le processus génétique du sens. Mais ce n'est pas exactement l'objectif que je m'étais fixé pour ce

---

<sup>31</sup> *Ibidem*, p. 14

<sup>32</sup> Sur le principe de complétude, voir notamment Paul Ricœur, *Temps et récit II: La configuration dans le récit de fiction*, Paris, Éditions du Seuil, « Temps et récit », 1984, p. 35-36

<sup>33</sup> Voir Paul Larivaille, « L'analyse morpo(logique) du récit », *Poétique*, septembre 1974, n° 19, p. 368-388. Paul Larivaille développe dans cet article un schéma narratif en cinq séquences : 1/ Avant/Incipit/Stabilité ; 2/ Provocation/Déclencheur ; 3/Action ; 4/Sanction/Conséquence ; 5/ Après/Excipit/Stabilité. Larivaille induit qu'une intrigue est le passage d'un état stable à un autre état stable (ce qui se déroule bien lors du passage d'une instance-problème à une instance-solution). Il y a une transformation, une mutation qui est amorcée par un déclencheur du processus qui l'effectue puis un aboutissant sous forme de conséquence. Mais ce qui est particulièrement intéressant ici est la mise au jour d'une « structure matricielle » du récit – selon les mots de Vincent Jouve – dont le fondement est à trouver dans la succession des séquences.

texte, il ne faut donc pas s'arrêter là mais bien continuer l'analyse à l'intérieur de la quasi-cause. Penser la quasi-cause comme schéma quinaire a deux implications bien précises : 1/ le processus de la quasi-cause s'inscrit dans le temps<sup>34</sup> ; 2/ la quasi-cause nécessite un auteur, un narrateur et un lecteur. Si je ne traite pas de la temporalité de la quasi-cause – bien au-delà du cadre de cet article et dont la pertinence pour celui-ci reste à prouver – je m'attacherai à la triple dimension subjective de la quasi-cause qui me paraît être assez indispensable pour la suite de cette étude.

Quelque part on pourrait croire que l'instance paradoxale effectue exactement la même opération sur les singularités que le problème sur les événements. Après tout, dans les deux cas il y a sélection/distribution d'éléments avec pour but une certaine cohérence. Il faut cependant nuancer car il existe une différence de taille entre les deux manipulations. Dans le cas du problème, il s'agit de mettre en relation dans les séries un événement dans une situation précise avec d'autres événements ; le problème *textualise* l'événement, c'est-à-dire qu'il effectue une tentative de fixation des discours sur l'événement en « textes » infinis hétérogènes. Tandis que l'instance paradoxale, à partir des tissus de signes provenant du complexe événements-séries qu'elle parcourt *interprète* ces signes pour définir un ensemble ordonné de singularités<sup>35</sup>. Que ce soit dans le cas de la textualisation ou de l'interprétation, il s'agit bien d'une sélection/distribution mais le résultat est tout à fait différent : la textualisation génère un objet complexe dynamique en partant d'un objet simple alors que l'interprétation part d'un objet complexe dynamique pour arriver à un objet complexe<sup>36</sup>. Ce sont donc là deux opérations de transformation très différentes et indépendantes mais qui comportent un point commun majeur : leur potentielle subjectivité. En effet, qui dit processus narratif dit auteur, narrateur mais aussi lecteur. Je peux ici conjecturer qu'un Je est impliqué au moins par deux fois dans le travail de la quasi-cause : dans la textualisation qui nécessite un narrateur et un auteur – celui-là à l'origine des discours et celui-ci à l'origine du texte – et dans l'interprétation, un lecteur – celui qui lit le texte, l'interprète et le dérive. Il y a donc injections de l'expérience d'un sujet dans la machine à produire le sens. Dans la textualisation, le narrateur interprète les signes du problème pour énoncer les discours dynamiques sur l'événement pris dans une situation et l'auteur fixe ces discours en texte. Le texte est, comme je l'ai déjà énoncé, un tissu de signes, ouvert, interprétable qui possède un certain degré de cohérence. Je suis ici Umberto Eco dans l'idée que si l'auteur du texte amène les mots c'est bien le lecteur qui détermine le sens<sup>37</sup>. Le texte, s'il est à l'origine de multiples (voire infinies) interprétations, n'est en aucun cas, comme le suggèrent Roland Barthes, Jacques Derrida ou Julia Kristeva, le dispositif de production du sens, mais simplement génère les conditions nécessaires à la possibilité d'insistance ou de subsistance du

---

<sup>34</sup> Il n'y a donc pas simultanéité des opérations mais bien succession des séquences dans le schéma narratif. Mais aussi la relation de quasi-cause possède sa propre temporalité : il y a un effet de synthèse caractéristique du passé, et un effet d'ouverture, de génération, de devenir, typique de la temporalité futur. La relation de quasi-cause est dans la temporalité passé-futur de la surface.

<sup>35</sup> Il est important de noter que l'interprétation contient un mécanisme de dérivation – transmutation d'objets.

<sup>36</sup> L'objet dynamique complexe, c'est la structure représentée par les séries convergentes : la structure est une machine à produire du sens. Mais il ne s'agit plus de la structure fixe du vieux structuralisme mais d'une structure dynamique subjective comme je vais le développer.

<sup>37</sup> J'attire l'attention sur deux passages de *Lector in Fabula*, particulièrement éclairants sur la notion de texte à laquelle j'adhère ici : « Le texte [...] n'est pas un monde possible : c'est une portion de monde réel et c'est, tout au plus, *une machine à produire des mondes possibles*, celui de la fabula, ceux des personnages de la fabula et ceux des prévisions du lecteur. [...] Bien sûr, on peut dire qu'en écrivant un texte l'auteur fait une hypothèse sur le comportement de son Lecteur Modèle, le contenu de cette hypothèse étant un monde possible prévu et espéré par l'auteur. Cependant, cette hypothèse ne concerne pas le texte, mais la psychologie de l'auteur. Les intentions de celui qui écrit peuvent être extrapolées en termes de descriptions de stratégie textuelle : mais dès que l'on décrit, métatextuellement, les possibles anticipations du lecteur, on a déjà affaire [...] aux mondes possibles réalisés par le lecteur. » Umberto Eco, *Lector in fabula : Le rôle du lecteur, ou la coopération interprétative dans les textes narratifs* (1979), trad. fr. M. Bouzaher, Paris, le Livre de poche, « Biblio Essais », 1989, p. 31-32. « Si, comme on va le montrer, le texte est une machine paresseuse qui exige du lecteur un travail coopératif acharné pour remplir les espaces de non-dit ou de déjà-dit restés en blanc, alors le texte n'est pas autre chose qu'une machine présuppositionnelle » in *Ibidem*, p. 83. On l'a bien compris maintenant, ni le texte, ni l'auteur ne créent un monde possible, c'est le lecteur qui crée le monde.

sens : il n'a pas une action de production mais de *délimitation* ou *balisage*. Le texte canalise l'interprétation dans le sens où il restreint le champ des possibles interprétatifs ce qui fait qu'il n'y ait pas dans l'enseignement de Chryssippe « Si tu dis quelque chose, cela passe par la bouche ; or tu dis un *chariot*, donc un chariot passe par ta bouche. » une interprétation littérale qui relèverait du *nonsense*. On peut dire que *le texte ouvre un champ de sens*. Dans la phase d'interprétation, le lecteur s'approprie – pour reprendre le mot de Ricœur – le texte, il le transforme en récit dont la résultante est le complexe (événement(instance-solution) + sens(instance-solution)), résultat de chaque combinaison, de chaque distribution de singularités. C'est lors de l'interprétation que se localise la production de sens. Il existe un événement des événements, un « événement dans lequel tous les événements communiquent et se distribuent, l'Unique événement dont tous les autres sont les fragments et lambeaux »<sup>38</sup>. Cet événement, c'est l'instance paradoxale. C'est en fonction d'elle que le texte se réalise et c'est elle qui lit et interprète le texte. L'instance paradoxale actualise le sens du texte en permanence ; jamais à la même place, à la fois case vide ou objet surnuméraire, appartenant aux deux séries et n'appartenant à aucune, elle est le principe qui fait converger les deux séries mais en même temps les fait diverger, elle est une sorte de miroir à deux faces. Elle fait communiquer les séries mais plus important encore, c'est elle qui vient insérer de la subjectivité dans la machine à produire du sens. C'est elle qui remplit les espaces de non-dit et les espaces de déjà-dit laissés en blanc en mobilisant le sujet et sa connaissance : en tant que lectrice, elle complète le texte au meilleur de la connaissance, en fonction du contexte social, des conventions culturelles du sujet qu'elle incarne. Elle crée des mondes possibles, les sélectionne. *C'est elle le principe génétique du sens, le sens est comme son effet*. L'instance paradoxale est un événement, elle est l'Événement, mais est-ce qu'on ne peut pas aller plus loin dans l'identification de cet événement particulier ? La question est posée et j'y reviendrai par la suite.

## V - La place du non-sens dans la machine à produire du sens

Une autre question, prioritaire, doit être abordée maintenant. Mon objectif premier était de comprendre la continuité existante entre non-sens et sens. Plus précisément, comme je l'ai écrit au début de ce texte, d'établir un rapport original génétique entre non-sens et sens et d'identifier la nature de ce rapport. En d'autres termes, le non-sens fait partie de la machine à produire du sens. Mais quelle place, quelle fonction occupe-t-il ? Caractériser le non-sens semble inévitable pour répondre à ces questions et pouvoir atteindre l'objectif que je me suis fixé. Je voudrais ici commencer la discussion sur le non-sens par une citation célèbre tirée de la préface du *Tractatus logico-philosophicus* :

Le livre tracera donc une frontière à l'acte de penser, - ou plutôt non pas à l'acte de penser, mais à l'expression des pensées : car pour tracer une frontière à l'acte de penser, nous devrions pouvoir penser les deux côtés de cette frontière (nous devrions donc pouvoir penser ce qui ne se laisse pas penser).

La frontière ne pourra donc être tracée que dans la langue, et ce qui est au-delà de cette frontière sera simplement dépourvu de sens<sup>39</sup>.

C'est souvent l'idée qu'on se fait du non-sens : une limite dans la langue au-delà de laquelle règne l'absence de sens. On définit le non-sens en fonction du sens, n'est-ce pas là la première erreur ? Il n'est pourtant pas insolite de considérer le non-sens comme antérieur au sens, comme quelque chose de pré-individuel (dans un sens de pré-subjectif) et de pré-mondain. Pourquoi le sens ne serait-il pas justement défini en fonction du non-sens ? Le non-sens n'est-il pas extrêmement plus large que le sens ? Le non-sens ne pourrait-il pas aller jusqu'à contenir le sens ? Deleuze écrit dans *Logique du sens* : « Le non-sens est à la fois ce qui n'a pas de sens, mais qui, comme tel, s'oppose à l'absence de sens en opérant la donation de sens »<sup>40</sup>. Il a parfaitement saisi que non-sens

<sup>38</sup> Gilles Deleuze, *Logique du sens...*, p. 72.

<sup>39</sup> Ludwig Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus* (1921), traduit par Gilles-Gaston Granger, Paris, Gallimard, « NRF », 1993, p. 31.

<sup>40</sup> Gilles Deleuze, *Logique du sens...*, p. 89.

et absence de sens sont incompatibles : il n'y a pas absence de sens, mais indétermination du sens suite à une absence de contexte. *Il n'y a pas « aucun sens » mais au contraire trop de sens*. Les travaux de Cora Diamond sur le non-sens chez Frege<sup>41</sup> sont particulièrement éclairants sur la notion de contexte appliquée au sens. En effet, Diamond insiste sur un point de la théorie fregéenne : on ne peut demander le sens d'un mot que dans le contexte d'une phrase, et « ce n'est qu'en tant qu'élément logique de la phrase que le mot acquiert tel ou tel sens »<sup>42</sup>. Autrement dit, le sens d'un élément est intimement lié au tout dont il dépend – tout qui lui donne une place par rapport aux autres éléments du tout. Cet élément a besoin d'un contexte pour acquérir un sens. Sans contexte, « une même séquence de mots peut être conçue comme exprimant un nombre infini de pensées »<sup>43</sup> et c'est là même tout l'enseignement de Frege-Wittgenstein : une phrase (ou un élément) qui est apparemment dénuée de sens ne l'est que parce que l'on n'a pas encore déplié son contexte. Le non-sens n'est pas absence de sens, mais indétermination du sens, surprésence du sens : la coprésence du sens et du non-sens devient évidente, l'opposition non-sens/sens ne peut qu'être forclosée. « Quand on dit qu'une phrase est dénuée de sens, son sens n'est pas, pour ainsi dire, dénué de sens. Au contraire, une combinaison de mots est exclue de la langue, mise hors circulation »<sup>44</sup>. Le hors-langage, l'extérieur au « jeu du langage », c'est précisément la non-détermination du sens, c'est le non-sens. Le non-sens n'est pas « un coup » correct ou incorrect dans le jeu du langage car il n'y a pas encore de jeu, ce ne peut donc être un échec du langage, ce n'est même pas une tentative de dire quelque chose<sup>45</sup>. Plus loin, la thématique de la détermination et l'indétermination du sens pose la question de *qui* détermine ce sens. S'il est certain – même pour Ludwig Wittgenstein – que sens et non-sens sont indéniablement subjectifs, on pourrait penser que cette créativité potentiellement infinie dans la détermination de sens est limitée par une certaine praxis. Il y aurait alors une forme de stabilité et de prolongement des règles communes ou apprises de signification dans des contextes donnés qui viendrait restreindre la détermination de sens, la possibilité de circulation entre non-sens et sens. Mais personne n'a dit que la détermination de sens devait se mouvoir dans le cadre de la réalité, qui plus est avec un objectif de communication facile de ce sens : le délire psychotique, qui semble dénué de sens et qui s'exprime même parfois dans une langue seule connue du patient, a pourtant bien un sens – au moins pour celui qui l'exprime – et le fait qu'on ne comprenne pas ne peut pas venir dégrader cette logique du délire. Wittgenstein écrit dans le *Tractatus* : « Frege dit : toute proposition construite selon les règles doit avoir un sens ; et je dis : toute proposition possible est construite selon les règles, et si elle n'a pas de sens, ce ne peut être que parce que l'on n'a pas donné de signification à certains de ses éléments »<sup>46</sup>. Ces règles ne sont pas fixées universellement, elles sont modulables, changeantes, et il n'appartient qu'à nous d'inventer de nouvelles règles, de déterminer des règles pour nous-mêmes. Il ne tient donc entièrement qu'à nous de donner le sens ou le non-sens que l'on veut aux choses et à nos mots : même si nous connaissons les règles du sens, rien ne nous empêche de vouloir en sortir, de jouer à un autre jeu comme dirait Wittgenstein. Nous

<sup>41</sup> Citons ici deux références cruciales de Cora Diamond : « Frege and Nonsense » in Cora Diamond, Jenny Teichman (ed.), *Intention and Intentionality: Essays in Honour of G. E. M. Anscombe*, Brighton, Harvester press, 1979, 265 p. et « What Nonsense Might Be », in *Philosophy*, 1981, n° 215, vol. 56, p. 5-22.

<sup>42</sup> Cora Diamond, « Frege and nonsense »..., p. 201. Ma traduction.

<sup>43</sup> Lars Hertzberg, « The sense is where you find it » in *Wittgenstein in America*, Timothy McCarthy, Sean C. Stidd (ed.), New York - Oxford, Clarendon Press - Oxford University Press, 2001, p.5. Ma traduction.

<sup>44</sup> Ludwig Wittgenstein, *Philosophische Untersuchungen* (1953), Frankfurt am Main, The Ludwig Wittgenstein Project, 2020, §500. Ma traduction.

<sup>45</sup> « Pourquoi ne pas qualifier les règles de la cuisine d'arbitraires, et pourquoi suis-je tenté de dire que les règles de grammaire le sont ? Parce que cuisiner [le concept de cuisine] est défini par sa finalité, mais parler [le concept de langage] ne l'est pas. En conséquence, l'utilisation du langage est autonome dans un certain sens, dans lequel la cuisine et le lavage ne le sont pas. Quiconque suit d'autres règles que les bonnes règles lorsqu'il cuisine mal ; mais celui qui suit des règles autres que celles des échecs joue un jeu différent ; et celui qui suit d'autres règles grammaticales que celles en usage, ne dit rien de faux, mais parle d'autre chose. » Ludwig Wittgenstein, *Zettel*, Frankfurt am Main, The Ludwig Wittgenstein Project, 2020, §320. Ma traduction.

<sup>46</sup> Ludwig Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*..., p. 83, §5.4733

sommes capables de bousculer les universaux pour exprimer un sens nouveau et nous ne déterminons pas le non-sens et le sens uniquement dans la continuité de ces universaux. Les universaux sont aussi des variables : l'usage n'est pas fixe. Il faut reconnaître le travail de certains auteurs : la destitution des universaux, c'est bien ce qui est à l'œuvre dans le travail poétique, comme chez Arthur Rimbaud<sup>47</sup> ou Lautréamont<sup>48</sup> mais c'est aussi tout le travail d'un Lewis Carroll ou d'un Antonin Artaud par exemple. La puissance de l'être humain, ou bien sa malédiction, c'est de charger de sens tout ce qui arrive.

## Conclusion

Deleuze avait raison : le non-sens s'oppose à l'absence de sens, le non-sens n'est pas vide de sens, bien au contraire, il est plein de l'infinité des sens que nous n'avons pas saisis et que nous ne saisissons pas, mais aussi de l'infinité des sens que nous avons compris et que nous comprendrons. Hors d'un contexte, la logique du sens est dissoute : implicitement, le sujet, dans sa recherche effrénée de sens, met en place une stratégie de remplacement ; il va tenter une herméneutique du vide qui ne peut aboutir que sur la prolifération des récits possibles et donc des sens possibles qui laisse le processus incapable de déterminer le sens. Il y aurait alors peut-être une tentation ultime de sélection alogique du sens mais cela ne résulterait qu'un pseudo-sens, simulacre de sens sans logique qui ne convainc ni le sujet, ni le non-sens. Le sens ne peut être généré que par la logique du sens. Tout ce qui n'appartient pas à cette logique ne peut pas être sens.

Le non-sens est toujours une tentative de faire sens dans un contexte donné pour un sujet donné, que celle-ci soit réussie ou échouée. On pourrait voir le non-sens comme une puissance d'organisation d'un réservoir sans limites de singularités-événements, éléments autonomes et nomades, qui sans cesse et aléatoirement redéfinissent les rapports qu'ils entretiennent les uns avec les autres et leur rapport au réservoir. Plus précisément, le non-sens est à la fois cette puissance et ce réservoir, un plan mobile sur lequel vivent et se déplacent les singularités-événements toujours prises dans des configurations mouvantes. Il fait communiquer et met en rapport les singularités-événements. Pris dans un *contexte*, bref dans une structure, le non-sens circule en permanence dans les séries dynamiques, et, à chaque nouvelle position, fait appel à toute l'herméneutique du sujet pour créer un récit à partir de la structure et projeter une configuration de singularités-événements en une région de son plan qui, je l'ai vu plus haut, résulte en un complexe événement(instance-solution) + sens(instance-solution). C'est vers le non-sens que convergent les deux séries de la structure car seul le non-sens est capable d'agir comme limite en disant son propre sens<sup>49</sup>. Cela n'a-t-il pas un goût de déjà-vu ? Bien entendu. Le lecteur attentif aura vu ici l'identité qui se dessine depuis déjà longtemps : le non-sens est l'instance paradoxale, il distribue le sens. *Le non-sens est la puissance génétique du sens.*

L'entreprise deleuzienne dans *Logique du sens* était de fonder le sens comme effet à partir d'une structure. Pour cela il fallait pour Deleuze en passer par trois points : 1/ la définition d'une structure matricielle, 2/ l'identité non-sens instance paradoxale et 3/ définir le sens uniquement à

---

<sup>47</sup> « Le poète se fait voyant par un long, immense et raisonné *dérèglement de tous les sens* », écrit Arthur Rimbaud dans la lettre dite « du voyant » à Paul Demeny du 15 mai 1871. « “Dé-règlement de tous les sens”, à prendre dans tous les sens du mot “sens”. Car l'on se souvient de la percutante réplique de Rimbaud, à sa mère lui demandant ce qu'il peut bien avoir voulu dire dans *Une saison en enfer* : “J'ai voulu dire ce que ça dit, littéralement et dans tous les sens.” Dérèglement donc de tous les sens : significations, directions, sensations – les unes comme les autres sont sans exception soumises à l'épreuve du renversement et à la quête du déséquilibre », précise Soshana Felman dans « Tu as bien fait de partir, Arthur Rimbaud ». Poésie et modernité, in *Littérature*, octobre 1973, n°11, p.11.

<sup>48</sup> Bataille écrit en pensant à Rimbaud et à Lautréamont, « tout l'éclat de la poésie se révèle hors des beaux moments qu'elle atteint : comparée à son échec, la poésie rampe. Ainsi, un commun accord situe à part les deux auteurs qui ajoutèrent à celui de leur poésie l'éclat d'un échec. L'équivoque est liée à leurs noms, mais l'un et l'autre épuisèrent le sens de la poésie qui s'achève en son contraire, en un sentiment de haine de la poésie. La poésie qui ne s'élève pas au non-sens de la poésie est encore le vide de la poésie : la belle poésie ». Georges Bataille, L'Oreslie, éd. des Quatre Vents, 1945, p. 63. in Soshana Felman, « Tu as bien fait de partir, Arthur Rimbaud », art. cit.

<sup>49</sup> Au sujet de la régression infinie voir la sixième série de *Logique du sens*.

partir de la position du non-sens dans la structure. Si mon projet est bien deleuzien dans sa perspective – il s’agit bien de fonder le sens comme un effet – il s’inscrit contre la dissolution du sujet du structuralisme des années soixante ; il ne s’agit pas d’évacuer le sujet pour satisfaire une certaine objectivité mais au contraire de l’intégrer, le réintégrer peut-être à la génération de sens. Car c’est bien là l’enseignement de cette machine : le sens n’est pas uniquement de position comme le supposait Lévi-Strauss mais aussi d’interprétation. Les processus de subjectivation sont essentiels à la logique du sens : ils font partie intégrante des procédures de production de sens. Dans la construction du récit du processus d’interprétation – dans la compréhension et la complétion de l’histoire en récit –, le sujet est incontournable. J’enfonce le clou une nouvelle fois : le sens (comme le non-sens) ne peut pas être une notion universelle, ni objective, il est fonction de la connaissance, de l’expérience du sujet et de son herméneutique. Le sens est à l’intersection du champ problématique, du champ subjectif et du plan du non-sens. Le non-sens aura beau circuler dans la structure problématique, sans l’apport du sujet, sans un passage par la subjectivité, le non-sens sera incapable d’analyser et compléter le texte proposé par la structure pour en tirer le récit nécessaire à la projection de singularités ; il manquera deux étapes essentielles de la construction du récit, la transformation et la résistance ou l’appropriation. Relisons Nietzsche<sup>50</sup> qui avait si bien mis en évidence la connexion entre sens et subjectivité, sens et interprétation, sens et vie. Sans injection de subjectivité dans la machine, il n’y a pas de sens possible.

La relation non-sens/sens n’est pas unidirectionnelle : s’il existe un lien génétique du non-sens vers le sens, il existe également un lien du sens vers le non-sens, peut-être plus lisible, plus visible. Le sens imprime de sa marque le non-sens qui l’a créé ; cette capacité à dire son propre sens qui fait de lui un événement unique, une limite, une frontière, le non-sens la doit au sens. Il y a nécessairement un sens du non-sens. Le non-sens n’est pas un régime d’asémie, d’exemption du sens – régime limite posant la question de l’existence du vide de sens<sup>51</sup>. Il y a des sens du non-sens plus exactement, car le sens est toujours multiple, comme on peut le supposer maintenant que la machine à produire du sens tourne. Une infinité des textes (multiplicité des problèmes, structure dynamique) multipliée par une infinité des récits (diversité des *Umwelt*) multipliée par une infinité de répartitions des singularités ne peut que déboucher sur la multiplicité du sens et de la solution. La monosémie – penser que les signifiants, les messages n’ont qu’un seul sens qui serait le bon – est pathologique : l’asymbolie, puisque c’est bien le lien à faire avec la monosémie, est elle-même un signe que quelque chose ne va pas bien dans une perspective psychanalytique et psychosomatique<sup>52</sup>. L’auteur de *S/Z* remarque qu’« un discours qui serait entièrement monosémique, ou asymbolique, serait finalement entièrement tautologique »<sup>53</sup> : écrasant règne de l’excès discursif et du néant informatif menant à une sclérose de la pensée et du langage.

Construire une machine à inventer le sens était une nécessité pour l’élucidation du lien non-sens / sens. Il fallait positionner l’un par rapport à l’autre le sens et le non-sens, savoir ce qui se passait entre eux. Ce travail de construction a mis en lumière des développements plutôt inattendus : le rapport des événements entre eux (la *quasi-cause* deleuzienne) caractérisé comme processus narratif, l’événement « à deux étages » ou les deux instances de l’événement, le non-sens non pas comme absence de sens mais comme excès de sens, la réinsertion du subjectif dans la construction de sens, ou la contrainte problématique et contextuelle de la création de sens. Mais surtout, grâce à une approche où les théories deleuzienne, ricœurienne et wittgensteinnienne se complètent, il a été possible de confirmer l’hypothèse de départ et de la préciser. La continuité entre non-sens et sens est établie, spécifiée, et on ne peut plus voir dans leur rapport une quelconque opposition. Il n’y a

---

<sup>50</sup> « La forme est fluide, mais le « sens » l’est plus encore... » et plus généralement le §12 du deuxième traité de *La généalogie de la morale*.

<sup>51</sup> Sur l’asémie, l’asymbolie, la monosémie voir Roland Barthes, « Une problématique du sens » [1971], in *Œuvres complètes : livres, textes, entretiens [1968 - 1971]*, Paris, Seuil, 2002, p. 507-526.

<sup>52</sup> Roland Barthes, « Une problématique du sens »..., p. 511

<sup>53</sup> *Ibidem*, p. 512.

pas simplement un passage de l'un à l'autre, il y a intégration de l'un à l'autre, conditionnement de l'un par l'autre ; le sens appartient au plan du non-sens, il est contenu dans le non-sens, il est le résultat d'une organisation particulière d'une région du plan du non-sens : une région où l'on soustrait l'aléatoire. Face aux autres régions du plan où l'entropie est maximale, chaos de singularités sur le plan du non-sens, le sens montre sa particularité : il est la partie non-chaotique du non-sens. Le sens est du non-sens subjectivé à entropie nulle. Il ne peut donc pas y avoir opposition non-sens/sens mais seulement continuité non-sens/sens. Cette continuité s'illustre encore un peu plus par le lien génétique qui les unit. Le non-sens est à l'origine du sens ; pris dans un contexte problématique, il produit du sens par l'intermédiaire du processus d'interprétation. Le sens n'est ni plus ni moins qu'un effet du non-sens.

## Bibliographie

- Arendt, Hannah, *Essays in Understanding, 1930-1954*, New York, Harcourt, Brace & Co, 1994.
- Arnim, Ioannes Ab, *Stoicorum veterum fragmenta*, Stuttgart, B. G. Teubner Verlagsgesellschaft mbH, 1964, vol. 2.
- Barthes, Roland, *Œuvres complètes : livres, textes, entretiens [1968 - 1971]*, Paris, Seuil, 2002.
- Bréhier, Émile, *La théorie des incorporels dans l'ancien stoïcisme*, Paris, Librairie Alphonse Picard & fils, 1908.
- Courtieu, Marc, *Événement et récit : une relation problématique.*, <https://dire.hypotheses.org/351>, site consulté en mai 2022.
- Deleuze, Gilles, *Différence et répétition* (1968), 12e édition., Paris, Presses Universitaires de France, « Epiméthée essais philosophiques », 2015.
- Deleuze, Gilles, *Logique du sens* (1969), Nachdr., Paris, Éditions de Minuit, « Collection critique », 2009.
- Diamond, Cora, « What Nonsense Might Be », in *Philosophy*, n° 215, vol. 56, 1981, p. 5-22.
- Diamond, Cora, Teichman, Jenny (ed.), *Intention and intentionality: essays in honour of G. E. M. Anscombe*, Brighton, Harvester press, 1979.
- Dubied, Annick, « Une définition du récit d'après Paul Ricœur : Préambule à une définition du récit médiatique », in *Communication*, vol. 19/2, 2000, p. 45-66.
- Eco, Umberto, *Lector in fabula : Le rôle du lecteur, ou la coopération interprétative dans les textes narratifs* (1979), trad. fr. M. Bouzaher, Paris, le Livre de poche, « Biblio Essais », 1989.
- Eco, Umberto, *Semiotics and the philosophy of language*, Bloomington, Indiana University Press, « Advances in semiotics », 1984.
- Felman, Shoshana, « "Tu as bien fait de partir, Arthur Rimbaud". Poésie et modernité », in *Littérature*, n° 3, vol. 11, 1973, p. 3-21.
- Hertzberg, Lars, « The sense is where you find it » in *Wittgenstein in America*, Timothy McCarthy, Sean C. Stidd (ed.), Oxford - New York, Oxford University - Press Clarendon Press, 2001, p. 90 sq.
- Larivaille, Paul, « L'analyse morpho(logique) du récit », in *Poétique*, n° 19, 1974, p. 368-388.
- Ricœur, Paul, *Du texte à l'action*, Paris, Éditions du Seuil, « Collection Esprit », 1986.
- Ricœur, Paul, *Temps et récit II : La configuration dans le récit de fiction*, Paris, Éditions du Seuil, « Temps et récit », 1984.
- Voss, Daniela, « Deleuze's Rethinking of the Notion of Sense », in *Deleuze Studies*, n° 1, vol. 7, 2013, p. 1-25.
- Wittgenstein, Ludwig, *Philosophische Untersuchungen* (1953), Francfort-sur-le-Main, The Ludwig Wittgenstein Project, 2020.

Wittgenstein, Ludwig, *Tractatus logico-philosophicus* (1921), traduit par Gilles-Gaston Granger, Paris, Gallimard, « NRF », 1993.

Wittgenstein, Ludwig, *Zettel* (1967), Francfort-sur-le-Main, The Ludwig Wittgenstein Project, 2020.

Worms, Frédéric, « Signes entre sens et non-sens philosophie, sciences humaines et politique dans l'œuvre de Merleau-Ponty », in *Les Études philosophiques*, n° 57, 2001, p. 165-183.